

L'APPEL DE LA TERRE

Roman de mœurs saguenayennes par Jean Sainte-Foy

(Suite)

IV

Tout monotone qu'il soit, le chant des grenouilles n'est pas désagréable.

Il ajoute à la profonde mélancolie des soirs à la campagne; il en complète la tranquillité et fait espérer dans le beau temps du lendemain... Il y a des coassements timides, des sortes de ricanements vite étouffés dans les glous-glous, des cris rauques et plaintifs roulés ou coupés selon le rythme de la musique américaine, ou prolongés, et, peu à peu, à mesure que s'avance la nuit, la cacophonie de la brunante s'harmonise en longues salves sonores. Et, dans l'ombre, les reflets mordorés des étangs et des marais semblent le nickel de vastes boîtes à musique détraquées... puis il y a tout à coup comme un point d'orgue qui marque le lever de la pleine lune derrière les montagnes, et l'on entend une seule note comme parlée à voix basse, vite articulée; ou bien, l'on dirait, sous nos pas, comme un ramage, une bordure délicate. Est-ce loïn; est-ce proche? On ne sait. C'est un prélude car, comme sous le coup de baguette d'un chef d'orchestre invisible, le concert reprend de plus bel dans la nuit, lent, cadencé, comme un chant de litanies...

Paul Duval filait droit devant lui, dans la mélancolie de ce beau soir, l'oreille remplie de la musique des batraciens. Il avait le cœur en joie et il se rappelait avec délice le jour où il avait connu Jeanne.

Ils s'étaient rencontrés, pour la première fois, pendant une soirée chez le marguillier Pierre Bernier. C'était pendant les dernières vacances de Paul.

Quelques jours après, ils se virent à la rivière, près du pont. Paul menait boire le cheval d'André et Jeanne allait puiser de l'eau pour laver le linge. C'était jour de lessive. Paul, désireux d'éviter une fatigue à la jeune fille, voulut tirer les seaux de la rivière; mais la gentille laveuse résista plaisamment. Paul insista. Leurs mains rudes se heurtèrent et leurs visages se touchèrent presque. Ravis, ils tressaillirent d'une ivresse profonde...

Le cheval, indiscret, leva sa grosse tête et, les naseaux trempés de gouttelettes brillantes, contempla les amoureux de ses gros yeux brillants.

Jeanne avait cédé et, pendant que le jeune homme se penchait sur l'eau pour tirer les seaux, elle demanda, rougissante:

— Vous vous souvenez de la veillée chez Pierre Bernier?—Oh, oui! s'était contenté de répondre Paul, timide, et qui faisait trembler les seaux au bout de ses bras.

Et ce fut tout, Paul ne se souvenait plus d'autre

chose. Si, une troupe de petits oiseaux passa au-dessus d'eux en gazouillant. Le cheval leva la tête encore une fois en faisant un grand bruit d'eau dans sa bouche embarrassée du mors. Alors, Paul avait saisi la bête par la bride et s'était éloigné comme soulagé d'une grande douleur, laissant Jeanne seule dans ce petit coin d'espace où avaient frémé deux paroles d'amour.

Ils se revirent ensuite souvent et ils s'aimèrent.

De longs mois après, quand Paul eut fini ses études, et qu'il eut été chargé d'instruire les vingt-cinq gamins et gamines qui barbottaient sur les grèves de Tadousac, il avait embrassé Jeanne en lui faisant jurer d'être, un jour, sa femme. La jeune fille n'avait pas hésité à donner son serment au "monsieur" qu'était devenu Paul Duval. Lui et elle, depuis ce moment, avaient senti de jour en jour grandir leur amour. Quand Jeanne se trouvait en la présence du jeune homme, la pauvre petite avait la certitude d'avoir donné son cœur à un héros, à un être mystérieux.

Et c'est à la naissance de cet amour, à ses naïfs développements que le jeune magister songeait pendant qu'il cheminait, alerte et guilleret, dans la mélancolie de ce beau soir, l'oreille remplie de la musique des batraciens...

Pour arriver plus vite, il avait pris à travers champs; l'air embaumait le foin coupé et les grenouilles continuaient de psalmodier leurs litanies.

Jeanne était l'unique enfant de Jean Thérien, menuisier du village, pauvre homme resté veuf alors que Jeanne n'était que fillette, et n'ayant que ses deux bras et ses outils pour toutes ressources. Jeanne faisait quelques travaux de couture et l'on vivait bien.

La jeune fille de Jean Thérien était brune et grande; elle avait les joues rouges et les bras hardis. Son père l'aimait orgueilleusement. Il en était fier, quand il la voyait, alerte et joyeuse, parcourant la maison, rangeant les meubles, soufflant le feu, balayant, époussetant, toute au plaisir du ménage. Alors, elle lui rappelait la défunte et des larmes venaient au fonds de ses yeux comme au soir doré de printemps où elle tressassa...

La maison du menuisier était bâtie à l'autre bout du village. Quand Paul y arriva, les fenêtres étaient faiblement éclairées. Doucement, il entrebaila la porte.

— C'est moi, Jeanne, fit-il avec douceur.

Jeanne était seule, occupée à un travail de cou-